

Le retour du « paradoxe du mandarin » dans la construction de l'arriviste littéraire au XIX^e siècle

Le contexte mouvementé du XIX^e siècle, mû par de profondes transformations sociales et économiques, invite les écrivains à travailler une nouvelle forme littéraire et à décrire de nouvelles réalités. La splendide carrière du genre romanesque est lancée, le regard réaliste essaie de rendre compte de ces bouleversements. Afin de répondre à cette demande, les romanciers sont appelés à créer de nouveaux personnages, à la hauteur de l'époque qu'ils représentent. Ainsi apparaît le héros emblématique des romans français des années 1830 jusqu'à la fin du siècle : l'arriviste. Il ne s'agit pas simplement d'un personnage déterminé psychologiquement et moralement à réussir impitoyablement son ascension sociale, mais d'un héros déterminé par la nature même de la société et des nouveaux horizons sur lesquels elle s'ouvre¹.

La création de l'arriviste est nourrie également de l'histoire littéraire qui le précède. Dans notre étude nous nous concentrons sur un thème littéraire qui y joue un rôle prépondérant, à savoir le « paradoxe du mandarin ». En analysant les usages de ce problème philosophique dans les textes littéraires du XVII^e au XIX^e siècle, nous dé-

¹ Voir J. Lombard, « Arrivisme et structures sociales. Les limites sociales de l'arrivisme », [dans :] M. S. Plaisant (dir.), *Les formes de l'arrivisme en Angleterre du XVI^e siècle à l'époque romantique. Leur expression sociale, philosophique et littéraire*, Lille, Centre de recherches sur l'Angleterre des Tudors à la Régence, Université de Lille III, 1984, p. 7-8.

montrons dans cet article en quoi il contribue à la création de deux arrivistes-phares : Eugène de Rastignac et Claude Barsac.

L'histoire du « paradoxe du mandarin »

Le « paradoxe du mandarin » est un problème d'ordre moral qui questionne notre capacité à accepter l'anéantissement d'un inconnu en échange d'une fortune, tout en restant impunis. La logique machiavélique est ici facilitée par l'absence d'action directe. Le meurtre d'un « Chinois » est exécuté par un tiers, sans que nous ne voyions ni le bourreau, ni la victime. Ainsi, le problème est individuel et ses conséquences concernent notamment l'image de soi-même, la conscience et l'accord avec ses propres valeurs.

Les origines de cette expression posent un problème curieux et n'ont été que partiellement retrouvées. Pendant longtemps, elles ont été faussées par une attribution erronée à Jean-Jacques Rousseau dans *Le Père Goriot*. Dans ce roman balzacien, le « paradoxe du mandarin » apparaît dans la conversation entre les deux étudiants, Rastignac et Bianchon. Le premier s'adresse à son ami :

- [...] As-tu lu Rousseau ?
- Oui.
- Te souviens-tu de ce passage où il demande à son lecteur ce qu'il ferait au cas où il pourrait s'enrichir en tuant à la Chine par sa seule volonté un vieux mandarin, sans bouger de Paris.
- Oui.
- Eh bien ?
- Bah ! J'en suis à mon trente-troisième mandarin.
- Ne plaisante pas. Allons, s'il t'était prouvé que la chose est possible et qu'il te suffit d'un signe de tête, le ferais-tu ?
- Est-il bien vieux, le mandarin ? Mais, bah ! jeune ou vieux paralytique ou bien portant, ma foi... Diantre ! Eh bien, non.
- Tu es un brave garçon, Bianchon. Mais si tu aimais une femme à te mettre pour elle l'âme à l'envers, et qu'il lui fallût de l'argent, beaucoup d'argent pour sa toilette, pour sa voiture, pour toutes ses fantaisies enfin ?
- Mais tu m'ôtes la raison, et tu veux que je raisonne !
- Eh bien ! Bianchon, je suis fou, guéris-moi. J'ai deux sœurs qui sont des anges de beauté, de candeur, et je veux qu'elles soient heureuses. Où prendre deux cent mille francs pour leur dot d'ici à cinq ans ? Il est, vois-

tu, des circonstances dans la vie où il faut jouer gros jeu et ne pas user son bonheur à gagner des sous.

— Mais tu poses la question qui se trouve à l'entrée de la vie pour tout le monde, et tu veux couper le nœud gordien avec l'épée. Pour agir ainsi, mon cher, il faut être Alexandre ; sinon l'on va au baigne. Moi, je suis heureux de la petite existence que je me créerai en province, où je succéderai tout bêtement à mon père. Les affections de l'homme se satisfont dans le plus petit cercle aussi pleinement que dans une immense circonférence. Napoléon ne dînait pas deux fois, et ne pouvait pas avoir plus de maîtresses qu'en prend un étudiant en médecine quand il est interne aux Capucins. Notre bonheur, mon cher, tiendra toujours entre la plante de nos pieds et notre occiput ; et, qu'il coûte un million par an ou cent louis, la perception intrinsèque en est la même au-dedans de nous. Je conclus à la vie du Chinois.²

Ce qui renforce l'attribution du paradoxe à Rousseau dans la mémoire collective, est la citation signée de son nom, qui circule dans quelques textes littéraires : « S'il suffisait, pour devenir le riche héritier d'un homme qu'on n'aurait jamais vu, dont on n'aurait jamais entendu parler, et qui habiterait le fin fond de la Chine, de pousser un bouton pour le faire mourir, qui de nous ne pousserait ce bouton ? ». La citation est ensuite reprise, telle quelle, dans plusieurs ouvrages : des romans *Le Mandarin* de Félicien Champsaur (1895-1896, republié avec quelques modifications sous le titre *L'Arriviste* en 1902) et *Tuons le mandarin* de Jean Sigaux (1899), ainsi que dans les dictionnaires Larousse (les éditions 1866-1879 et 1897-1904, puis, dans la version légèrement modifiée, dans les éditions 1931 et 1970), dans *Encyclopédie Universelle du XX^e siècle*³, et autres.

Son vrai auteur reste inconnu, mais les recherches dans la presse de l'époque nous indiquent deux sources possibles. La citation a probablement été créée par le chansonnier Louis Protat, qui l'inscrit en tant qu'épigraphe de la chanson *Tuons le mandarin*. Selon Louis Schneider, le

² H. de Balzac, *Le Père Goriot*, [dans :] *Idem, La Comédie humaine*, Paris, Gallimard, 1976, t. 3, p. 164-165.

³ *Lettres, sciences, arts. Encyclopédie Universelle du XX^e siècle*, Paris, Librairie Nationale, 1912, t. 8.

journaliste du *Gaulois*⁴, la chanson a été conçue vers 1840, mais sa trace écrite ne remonte qu'à 1857, la date de sa parution dans *Le Caveau*⁵. La citation est également utilisée dans la pièce d'Albert Monnier et d'Édouard Martin, *As-tu tué le mandarin ?*, présentée pour la première fois le 20 novembre 1855 à Paris au théâtre du Palais-Royal, et éditée un an plus tard, en 1856. L'appartenance de la citation à Rousseau semble être tellement évidente qu'un des personnages est censé la lire directement de la source originale. Celui-ci demande à son ami : « Tu n'as donc jamais lu Jean-Jacques ? (Il tira son livre de sa poche.) Tiens, écoute ce que dit cet ami de l'humanité : "S'il suffisait, [...]" »⁶.

Cependant, les voix qui mettent en cause cette attribution à Jean-Jacques Rousseau se lèvent dès 1876⁷, car les lecteurs ne trouvent de telle citation dans aucune de ses œuvres. Certaines sources, comme *Le Mandarin* (1895-1896) de Félicien Champsaur, indiquent *Émile*, ou *De l'éducation* comme l'œuvre où se trouve la référence au « paradoxe du mandarin ». Or, Maurice Regarde explique que les réflexions dans *l'Émile* ne rappellent que très vaguement l'enjeu du paradoxe⁸, dans des phrases comme la suivante : « cependant combien de fois la voix intérieure nous dit

⁴ L. Schneider, « "Tuer le Mandarin" », [dans :] *Le Gaulois*, 18 juillet 1926, n° 17818.

⁵ L. Protat, « Tuons le mandarin », [dans :] *Le Caveau*, 1857, 23^e année, vol. 23, p. 150.

⁶ A. Monnier, É. Martin, *As-tu tué le mandarin ?*, Lagny, Vialat, 1856, p. 3.

⁷ Dans le journal *Le Courrier de Vaugelas* du 1^{er} octobre 1876, un lecteur adresse une lettre à la rédaction dans laquelle il remet en cause l'attribution à Rousseau du « paradoxe du mandarin » et demande confirmation de ses origines. La réponse est peu satisfaisante. Le rédacteur ne trouve pas la citation dans les œuvres de Rousseau, mais prête foi à Louis Protat et « reste toujours fort enclin à croire que l'assertion de Balzac, dans *Le Père Goriot*, est digne de toute confiance ».

⁸ Voir la note 1 dans F.-R. de Chateaubriand, *Essai sur les révolutions. Génie du christianisme*, Paris, Gallimard, 1978, p. 1733-1734.

qu'en faisant notre bien aux dépens d'autrui nous faisons mal ! »⁹.

La source qui aurait vraiment inspiré le « paradoxe du mandarin » semble être le *Génie du christianisme* de Chateaubriand¹⁰, même s'il « expose justement la doctrine morale opposée, et paraît même une réponse destinée à servir de preuve à l'existence, en nous, de la conscience morale »¹¹. Michel Delon¹² évoque une citation de Diderot qui serait une autre inspiration possible¹³, de même que l'Académie française qui avait déjà étudié ce parentage en 1926¹⁴. Finalement, E. Latham¹⁵, à la suite d'Eugène Muller¹⁶, propose pour origine de l'expression « tuer le mandarin » une chanson satirique du XVII^e siècle contre Mazarin, où son nom fut échangé pour celui du mandarin : « Pour avoir du pain et du vin / Il faut tuer le mandarin ».

La confusion autour du « mandarin » soulève la question de savoir s'il s'agit d'une simple erreur de la part de Balzac, ou de ses personnages, ou d'une tentation de « donner du poids à un discours moderne »¹⁷, en s'appuyant sur un philosophe connu. Quelle que soit la réponse, ce

⁹ J.-J. Rousseau, *Émile, ou De l'éducation*, [dans :] *Idem, Œuvres complètes*, Paris, Gallimard, 1969, t. 4, p. 594.

¹⁰ F.-R. de Chateaubriand, *Essai sur les révolutions. Génie du christianisme*, *op. cit.*, p. 606 : « Ô conscience ! ne serais-tu qu'un fantôme de l'imagination, ou la peur des châtimens des hommes ? je m'interroge ; je me fais cette question : "Si tu pouvais par un seul désir tuer un homme à la Chine et hériter de sa fortune en Europe, avec la conviction surnaturelle qu'on n'en saurait jamais rien, consentirais-tu à former ce désir ?" ».

¹¹ C. Augé (dir.), *Nouveau Larousse Illustré*, Paris, Larousse, 1897-1904, t. 5.

¹² M. Delon, « De Diderot à Balzac, le paradoxe du mandarin », [dans :] *Revue italienne d'études françaises*, 2013, n° 3 : www.journals.openedition.org/rief/248.

¹³ D. Diderot, *Entretien d'un père avec ses enfants*, [dans :] *Idem, Contes et Romans*, Paris, Gallimard, 2004, p. 481 : « L'assassin transporté sur le rivage de la Chine est trop loin pour apercevoir le cadavre qu'il a laissé sanglant sur les bords de la Seine ».

¹⁴ L. Schneider, « "Tuer le Mandarin" », *op. cit.*

¹⁵ E. Latham, « Une citation de Rousseau », [dans :] *Mercur de France*, 1^{er} juin 1947, n° 1006, p. 393.

¹⁶ E. Muller, *Curiosités historiques et littéraires*, Paris, C. Delagrave, 1897.

¹⁷ O. Ducrot, *Le Dire et le dit*, Paris, Les Éditions de Minuit, 1984, p. 169.

qui impressionne dans ce retour est la confiance que les contemporains avaient dans les textes balzaciens. De surcroît, la référence à Rousseau serait sûrement passée inaperçue si le paradoxe n'avait pas autant inspiré les auteurs de l'époque.

Le retour du mandarin

Pourquoi donc ce retour du « paradoxe du mandarin », reformulé par Balzac ? L'importance de cette question est d'autant plus marquante que ce problème moral traverse tout le XIX^e siècle, dans des supports variés que nous avons cités plus haut, et que son interprétation évolue. Comparons, dans un premier lieu, la conclusion de Balzac et celle de Chateaubriand à ce sujet. Dans le *Génie du christianisme* la tentation de l'assassinat du « Chinois » est rapidement écartée, car répulsive. Le narrateur constate que « malgré [s]es vains subterfuges, [il entend] au fond de [s]on cœur une voix qui crie si fortement contre la seule pensée d'une telle supposition, qu[il] ne [peut] douter un instant de la réalité de la conscience »¹⁸. Dans *Le Père Goriot*, le « mandarin » est épargné par Bianchon, comme il le dit dans l'extrait cité plus haut, mais Rastignac hésite davantage sur ce sujet. À la question « — Nous avons donc tué le mandarin ? », Rastignac répond « — Pas encore, [...] mais il râle »¹⁹. Le narrateur précise que ce n'est pas une plaisanterie dans la bouche du jeune étudiant. « Tuer le mandarin » devient donc imaginable.

Ce changement de regard est étroitement lié à l'introduction du nouveau type littéraire, propre au XIX^e siècle, qu'est l'arriviste. Nous attribuons ce nom à un jeune homme qui veut sortir de sa condition, appartenir aux plus hautes sphères d'une société et y être reconnu, et qui, pour la première fois dans l'histoire, peut effective-

¹⁸ F.-R. de Chateaubriand, *Essai sur les révolutions. Génie du christianisme*, *op. cit.*, p. 606.

¹⁹ H. de Balzac, *Le Père Goriot*, *op. cit.*, p. 181.

ment aller au bout de son désir. Le XIX^e siècle s'ouvre sur de nouveaux horizons : la Révolution française avait changé la société en remplaçant la stratification en ordres par la stratification en classes²⁰, la révolution industrielle continue à apporter de nouvelles inventions techniques qui développent l'industrie et le transport, en changeant l'échelle des productions de biens et en s'ouvrant sur de nouveaux marchés. Ceci favorise la création de nouvelles élites financières, désirant souvent se rapprocher de la noblesse et que celle-ci est progressivement obligée d'accepter. Finalement, l'exemple de Napoléon, ce noble corse qui ne fait pas partie de la noblesse parisienne mais qui s'impose en Europe, fait germer l'ambition dans les esprits des jeunes hommes et leur prouve que l'ascension sociale est possible. Les romans des arrivistes présentent des personnages qui entrent dans la vie et veulent la réussir rapidement, tels des Alexandre, essayant de couper le nœud gordien. Si des « mandarins » se présentent sur leur chemin, ils deviennent une proie facile.

L'arriviste ose « tuer le mandarin ». Rastignac du *Père Goriot* est au début de son chemin, et n'accepte pas encore le sacrifice du frère de Victorine Taillefer pour toucher sa dot²¹. Mais Rastignac est le cousin de Mme de Beauséant, ce qui lui permet de s'appuyer sur une méthode d'ascension plus acceptable à l'époque, à savoir la liaison avec la femme d'un banquier, Delphine de Nucingen. Son exemple n'est pourtant pas fortuit ici et le questionnement qu'il se pose apparaît dès les débuts littéraires de Balzac dans *Annette et le criminel* (1824)²² et

²⁰ R. Mousnier, *La Stratification sociale à Paris aux XVII^e et XVIII^e siècles*, Paris, A. Pedone, 1976, p. 5-10.

²¹ Rastignac rencontre Vautrin trop tôt dans son apprentissage du monde. Il garde encore des principes et n'est pas désespéré comme Lucien à la fin des *Illusions perdues*. Voir à ce sujet F. Marceau, *Les Personnages de la Comédie humaine*, Paris, Gallimard, 1977, p. 39 ; P. Barbéris, *Balzac. Une mythologie réaliste*, Paris, Larousse, 1971, p. 94-95 et 229.

²² Le texte est publié en 1840 sous le titre *Argow le pirate*. Voir P. Barbéris, *Le Père Goriot : écriture, structures, significations*, Paris, Larousse, 1972, p. 27.

dans *L'Auberge rouge* (1831). Dans cette nouvelle, nous découvrons le meurtre du « mandarin », commis par un certain Jean-Frédéric Taillefer, le père de Victorine. L'assassinat du riche Allemand ne fait pas encore un arriviste de Taillefer, mais montre des origines de la fortune qui provoquent un cercle vicieux : le meurtre par le père engendre la mort du fils, commanditée par Vautrin pour les mêmes raisons.

Le meurtre et le vol sont toujours des moyens de s'enrichir rapidement, mais ils fournissent d'autres possibilités aux jeunes héros à partir des années 1830. Les changements de la société laissent croire les jeunes hommes à la possibilité non seulement de devenir un riche parvenu, mais également de gagner le respect social et d'accéder aux cercles des élites. Afin d'y parvenir, les personnages sont souvent prêts à tout. Lukács constate que « Balzac montre précisément comment la croissance du capitalisme et sa transformation en système économique dominant de la société entraînent la perversion des gens, introduisent la dégradation et la corruption humaines et morales jusqu'au fond de leur âme, jusqu'au fond de leur cœur »²³. La nature humaine reste immuable, selon la vision de Vautrin qui « n'accuse pas les riches en faveur du peuple : l'homme est le même en haut, en bas, au milieu »²⁴, mais les circonstances évoluent. Sur ce fond apparaissent deux personnages d'arrivistes, Rastignac et Julien Sorel, le protagoniste stendhalien du *Rouge et le Noir*. Ils constituent les fondements du nouveau type littéraire qui recevra son nom uniquement en 1893²⁵. Dans les années 1830 la réussite est encore complexe : Julien Sorel bute contre le refus de « cette classe de jeunes gens qui, nés dans une classe inférieure, et en quelque sorte opprimés

²³ G. Lukács, *Balzac et le réalisme français*, Paris, La Découverte, 1999, p. 86-87.

²⁴ H. de Balzac, *Le Père Goriot*, *op. cit.*, p. 141.

²⁵ L'histoire du mot *arriviste* est développée dans notre thèse de doctorat.

par la pauvreté, ont le bonheur de se procurer une bonne éducation, et l'audace de se mêler à ce que l'orgueil des gens riches appelle la société »²⁶. Quoi qu'il fasse, il n'est pas accepté parmi les hautes sphères, faute d'origines adéquates. Cependant, la nouvelle réalité écarte progressivement cette nécessité du nom et de la généalogie. La reconnaissance dans le Tout-Paris se libéralise, ce qui rend également le combat pour obtenir sa place dans la société encore plus impitoyable. Les jeunes hommes qui n'ont pour seul atout que leur ambition doivent aller toujours plus loin pour atteindre leur rêve. La vie d'un « mandarin » aura de moins en moins de valeur dans cette logique.

Du Mandarin à L'Arriviste

L'arriviste qui incarne le mieux le « paradoxe du mandarin » est Claude Barsac du roman de Félicien Champsaur. Le livre est publié en feuilleton à partir du 10 janvier 1895 dans *Le Journal*, sous le titre *Le Mandarin* ; il est édité, par la suite, chez Ollendorff. L'œuvre est remarquée, mais n'est pas un succès public outre mesure. Pourtant, six ans après, du 4 octobre 1901 au 15 mars 1902, *La Lanterne* réimprime l'ouvrage. Champsaur en profite pour faire quelques modifications dans le texte, il y introduit notamment le néologisme « arriviste » qui commence à être reconnu et utilisé dans le monde journalistique. Pour la réédition du livre en volume, en juin 1902, il décide de changer définitivement le titre pour *L'Arriviste*, ce qui contribuera à son succès éditorial.

L'évolution de l'œuvre n'est pas purement linguistique. Félicien Champsaur l'ajuste à sa définition de l'arriviste présentée dans la préface, ce « combattant impitoyable de la bataille entre nous, depuis que l'Argent est seul roi, maître de tout »²⁷. Résumons brièvement l'intrigue princi-

²⁶ Stendhal, *Le Rouge et le Noir*, [dans :] *Idem, Œuvres romanesques complètes*, Paris, Gallimard, 2005, p. 782.

²⁷ F. Champsaur, *L'Arriviste*, Paris, Albin Michel, 1902, p. IV.

pale de l'immense roman de plus de 600 pages. Claude Barsac, jeune avocat pauvre, veut faire fortune, ce qui est impossible sans un capital initial. Il décide donc d'assassiner la riche maîtresse de son ami, Jacques de Mirande, ayant auparavant conseillé à la victime de retirer ses économies de la banque pour partir en voyage avec Jacques. Barsac suit son plan, en veillant à s'assurer un bon alibi, il vole l'argent et commet le meurtre. Il ne prévoit pourtant pas la présence de Jacques chez sa maîtresse dont les dernières paroles (« Pourquoi m'avoir tuée ? »²⁸) sont comprises comme une accusation envers son amant. Barsac, surpris par ce déroulement, devient néanmoins l'avocat de Jacques. L'affaire est médiatisée et fascine le Paris mondain, d'autant plus que l'accusé et la victime font partie de la noblesse. Le procès permet à Barsac de prouver son talent oratoire et de disculper son ami, en devenant ainsi un juriste en vue.

La différence entre *Le Mandarin* et *L'Arriviste* concerne notamment la fin du roman. Dans la première version, un inconnu entre dans le bureau de Barsac et le tue. Incarcéré, le meurtrier se suicide, ce qui fait de Barsac un héros dans l'opinion publique. Dans *L'Arriviste*, la vie de Barsac est sauvée et il accède au pouvoir. Cette fin change la signification du personnage. Dans *Le Mandarin* Barsac triomphe après sa mort : son crime n'est pas découvert, il devient un héros. Cependant, une telle conclusion ne répond pas à la logique d'un arriviste. La reconnaissance posthume ne compte pas pour lui. Ce qui importe, c'est la vie terrestre dont on peut jouir, la reconnaissance de la postérité ne constitue pas de valeur car l'arriviste ne peut pas en profiter directement. Ainsi, nous voyons que Champsaur modifie son œuvre dans ce sens. L'attentat est le dernier obstacle dans l'histoire de Barsac-arriviste ; après cette épreuve, sa carrière semble sereine et ne peut que se développer.

²⁸ *Ibidem*, p. 230.

Le meurtre du « mandarin » est présenté comme une vraie épreuve dans la carrière de l'arriviste. Sa réaction après cet acte déterminera la suite du personnage : soit sa conscience ne supportera pas l'assassinat, soit l'élimination du « mandarin » rendra l'arriviste prêt à tout dans son chemin vers le sommet. Le meurtre peut être réel ou métaphorique, ce qui est d'ailleurs « plus moderne »²⁹. Gédéon Malambart, le héros de *Tuons le mandarin*, ne supporte pas l'épreuve. Il revend ses actions tout en sachant qu'elles ne vaudront rien deux jours après. En apprenant que l'acheteur infortuné est une de ses connaissances, il lui rembourse la somme et se retire de Paris, préférant l'honneur à la fortune. Or, le livre de Jean Sigaux fait partie d'une collection destinée aux jeunes filles, il montre donc un personnage qui échoue dans l'univers des finances pour des raisons morales. Malambart n'est pas un arriviste comme le héros de Félicien Champsaur. Claude Barsac assassine avec sang-froid et réussit encore à garder son calme pendant le procès, obtenant l'acquiescement de son ami sans se démasquer. D'autres arrivistes rencontrent également des épreuves de ce type : Georges Duroy, le héros de *Bel-Ami* de Maupassant (1885), se débarrasse de sa femme Madeleine qui est un obstacle à un mariage beaucoup plus lucratif avec Suzanne Walter ; Lucien de Rubempré (*Illusions perdues* de Balzac, 1837-1843) sacrifie son ami, Daniel d'Arthez, en écrivant une critique féroce de son œuvre.

Le retour ou la réinvention du « paradoxe du mandarin » est crucial dans la construction de ce nouveau type littéraire qu'est l'arriviste. « Tuer le mandarin » signifie être prêt à toute éventualité pour arriver à ses fins, en l'occurrence la fortune et la reconnaissance. Le narrateur d'un livre au titre significatif, *Manuel de l'arriviste* (1901), conclut ses conseils au jeune adepte : « [L'arriviste] doit

²⁹ [s. n.], « Livres nouveaux », [dans :] *Le Temps*, Paris, 25 mai 1900, n° 14230.

pouvoir tuer le mandarin à tout instant de sa vie – mieux encore, il doit pouvoir le faire souffrir et s’y complaire »³⁰. Être capable d’éliminer l’autre afin de conquérir la haute société devient un des principes majeurs à retenir par les arrivistes littéraires, dont les parcours inspirent les romanciers tout au long du XIX^e siècle.

Date de réception de l’article : 1.11.2018.
Date d’acceptation de l’article : 26.02.2019.

³⁰ H. Chateau, *Manuel de l’arriviste*, Paris, Jean-Claude Gawsewitch, 2012, p. 194.

bibliographie

- [s. n.], « Livres nouveaux », [dans :] *Le Temps*, 25 mai 1900, n° 14230.
- Augé C. (dir.), *Nouveau Larousse Illustré*, Paris, Larousse, 1897-1904, t. 5.
- Augé P. (dir.), *Larousse du XX^e siècle*, Paris, Larousse, 1931, t. 4.
- Balzac H. de, *Le Père Goriot*, [dans :] *Idem, La Comédie humaine*, Paris, Gallimard, 1976, t. 3.
- Barbérís P., *Balzac. Une mythologie réaliste*, Paris, Larousse, 1971.
- Barbérís P., *Le Père Goriot : écriture, structures, significations*, Paris, Larousse, 1972.
- Barbey B., « "Tuer le Mandarin" », [dans :] *Mercur de France*, 1^{er} septembre 1947, n° 1009.
- Champsaur F., *Le Mandarin*, Paris, P. Ollendorff, 1895-1896 (réimprimé sous le nom *L'Arriviste*, Paris, Albin Michel, 1902).
- Chateau H., *Manuel de l'arriviste*, Paris, Jean-Claude Gawsewitch, 2012.
- Chateaubriand F.-R. de, *Essai sur les révolutions. Génie du christianisme*, Paris, Gallimard, 1978.
- Delon M., « De Diderot à Balzac, le paradoxe du mandarin », [dans :] *Revue italienne d'études françaises*, 2013, n° 3 : <https://journals.openedition.org/rief/248>.
- Diderot D., *Entretien d'un père avec ses enfants*, [dans :] *Idem, Contes et Romans*, Paris, Gallimard, 2004.
- Ducrot O., *Le Dire et le dit*, Paris, Les Éditions de Minuit, 1984.
- Grand Larousse encyclopédique*, Paris, Larousse, 1970, t. 7.
- Hanotte-Zawiślak A., « L'Arriviste : emblème du déplacement dans le roman réaliste français des années 1830-1895. Esquisse », [dans :] *Roczniki Humanistyczne*, 2018, vol. 66, n° 5.
- Latham E., « Une citation de Rousseau », [dans :] *Mercur de France*, 1^{er} juin 1947, n° 1006.
- Lombard J., « Arrivisme et structures sociales. Les limites sociales de l'arrivisme », [dans :] M. S. Plaisant (dir.), *Les formes de l'arrivisme en Angleterre du XVI^e siècle à l'époque romantique. Leur expression sociale, philosophique et littéraire*, Lille, Centre de recherches sur l'Angleterre des Tudors à la Régence, Université de Lille III, 1984.
- Lukács G., *Balzac et le réalisme français*, Paris, La Découverte, 1999.
- Marceau F., *Les Personnages de la Comédie humaine*, Paris, Gallimard, 1977.
- Martin E. (réd.), « Étranger. Troisième question », [dans :] *Le Courier de Vaugelas*, 1^{er} décembre 1871, no 5.
- Martin E. (réd.), « France. Communications. III », [dans :] *Le Courier de Vaugelas*, 1^{er} octobre, 1876, no 9.
- Monnier A., Martin É., *As-tu tué le mandarin ?*, Lagny, Vialat, 1856.
- Mousnier R., *La Stratification sociale à Paris aux XVII^e et XVIII^e siècles*, Paris, A. Pedone, 1976.
- Muller E., *Curiosités historiques et littéraires*, Paris, C. Delagrave, 1897.
- Larousse P., *Grand Dictionnaire Universel du XIX^e siècle*, Genève-Paris, Slatkine, 1982, t. 10.
- Lettres, sciences, arts. Encyclopédie Universelle du XX^e siècle*, Paris, Librairie Nationale, 1912, t. 8.

Protat L., « Tuons le mandarin », [dans :] *Le Caveau*, 1857, 23^e année, vol. 23.

Rousseau J.-J., *Émile, ou De l'éducation*, [dans :] *Idem, Œuvres complètes*, Paris, Gallimard, 1969, t. 4.

Schneider L., « “Tuer le Mandarin” », [dans :] *Le Gaulois*, 18 juillet 1926, n^o 17818.

Sigaux, J., *Tuons le Mandarin*, Paris, Armand Colin, 1899.

Stendhal, *Le Rouge et le Noir*, [dans :] *Idem, Œuvres romanesques complètes*, Paris, Gallimard, 2005.

Tulard J., *Napoléon ou le mythe du sauveur*, Paris, Fayard, 1987.

abstract

The Return of the “Mandarin Paradox” in the Construction of the Literary Arriviste in the XIX Century

The “mandarin paradox” is a famous philosophical problem, mentioned in Balzac’s *Père Goriot*. It takes the form of a question: “what [would you] do if [you] could make a fortune by killing an old mandarin somewhere in China by mere force of wishing it, and without stirring from Paris ?” This paradox examines our conscience and the moral ability to bear an unpunished crime. Balzac, and other writers after him, wrongfully attributed this problem to Jean-Jacques Rousseau. In our paper, we present the history of the “mandarin paradox”, showing the way Balzac reused and recreated this moral question to construct a new literary character: the arriviste. This young man, searching for a place in high society, dares to “kill the mandarin” and to build his career on this murder. Hence, his arrivisme relates to the “mandarin paradox”, notably in the Félicien Champsaur’s novel, *L’Arriviste*.

keywords

mandarin paradox, arriviste, Honoré de Balzac, Félicien Champsaur, Jean-Jacques Rousseau

mots-clés

paradoxe du mandarin, arriviste, Honoré de Balzac, Félicien Champsaur, Jean-Jacques Rousseau

anna hanotte-zawiślak

Anna Hanotte-Zawiślak est doctorante en littérature comparée à Sorbonne Université (Paris), rattachée au Centre de Recherche en Littérature Comparée (CRLC). Sa thèse, sous la direction de M. Bernard Franco, porte sur l'apparition des personnages d'arrivistes dans les romans français, polonais et anglais du XIX^e siècle.

ORCID : 0000-0002-8713-0021